

dis pas la moitié de ce que dit l'histoire, et il me semble que j'en dis trop : mais le désordre des mœurs se laisserait presque oublier auprès de cette facilité, de cette naïveté du meurtre. Pensez seulement quelle devait être, en présence de pareils crimes chez les puissants, la moralité du peuple, et comment cet univers, si soumis et si docile, devait envier et, quand il le pouvait, imiter les vengeances de ses maîtres. L'assassinat commis au nom du pouvoir est plus que le meurtre d'un homme : c'est une invitation publique à tous les crimes.

Et cependant cette époque, selon l'infailible loi du progrès, d'après la marche du temps, la diffusion des lumières, l'unité politique des peuples, la communication plus prompte entre les hommes, devait être la plus parfaite de l'antiquité : toute l'antiquité aboutissait là. Qui sépare donc l'antiquité de nous ? où fut sa faiblesse ? où est notre force ? Nous sommes gâtés par notre bonheur ; nous ne nous figurons pas qu'il ait manqué à personne : nous nous forgeons une idéale et mensongère antiquité, plutôt que de la voir privée des biens qui nous semblent communs à tous, comme l'air et le jour. Ingrats et indifférents que nous sommes, nous ne savons ni plaindre ceux qui en furent privés, ni rendre grâce à qui nous les devons !

NÉRON

§ 1^{er}. — NÉRON ET SA FAMILLE.

L'empire était constitué. Il n'est pas d'État dans le monde qui n'ait sa charte, plus réelle et plus sérieuse que ne sont les chartes votées, scellées et imprimées. Dans la charte impériale, chacun avait écrit son mot : Auguste, la concentration des pouvoirs républicains sur la tête du prince ; Tibère, la puissance des délateurs ; Caligula, celle des prétoriens ; Claude, celle des affranchis. Ainsi, la personnalité colossale des Césars avait autour d'elle, et ses électeurs en cuirasse et en bottes d'acier, qui avaient puissance pour la créer, et ses espions qui avaient mission pour la soutenir, et ses courtisans-valets dont la charge était de vouloir à sa place. La charte était écrite jusqu'au bout, les pouvoirs publics étaient au complet.

Aussi avais-je hâte d'arriver à Néron. C'est là le type de l'empereur romain ; c'est au plus haut point cette toute-puissance du mal, ce mépris de l'humanité hors de soi et cette idolâtrie de l'humanité en soi-même, cette aspiration gigantesque et folle vers toute chose surhumaine, cette lutte contre Dieu ; c'est au plus haut point aussi cet imminent péril, cette indicible fragilité du pouvoir ; cette sur-exaltation de l'individu humain, si colossale et si précaire. Ce Nabuchodonosor qu'on appelle l'empereur romain ne

porta jamais plus haut sa tête d'or; ses pieds d'argile ne furent jamais si prompts à se rompre, et l'on croirait volontiers que la statue colossale que Néron se fit ériger devant son palais, ne fit que réaliser le rêve prophétique du roi de Babylone. Mieux qu'aucune autre époque, les treize ans qu'il régna peignent cet état où le dernier terme de sa civilisation avait conduit l'antiquité.

Mais cette histoire est difficile. Le fils du brutal Domitius et de l'infâme Agrippine ¹, né les pieds en avant (signe de malheur) ²; cet enfant confié d'abord à un danseur et à un barbier, grandit au milieu de la corruption maternelle et de la corruption impériale, parmi cette foule de sales courtisans qui exploitaient et hâfouaient Claude. Devenu empereur, c'est-à-dire l'homme du monde le plus puissant, le plus sujet à se corrompre, le plus exposé, à un âge qui n'est pas encore celui de la jeunesse, ce César enfant ne promet rien de bon. Pourtant le voilà au moins un instant les délices du genre humain, l'idole du peuple; quand il s'agit de signer la sentence de mort d'un voleur, il voudrait ne pas savoir écrire. Chose plus merveilleuse encore, il donne des jeux sans que personne y périsse ³. Pas une goutte de sang proscrit ne coule par son ordre, le *carnifex* se croise les bras, le délateur mendie son pain en

1. L. Domitius *Ænobarbus*, fils de la seconde Agrippine et de Cn. Domitius, né à Antium, le 15 décembre 37, fiancé à Octavie, fille de Claude (49), adopté par Claude (50) et appelé Nero Claudius Cæsar. — Toge virile, 51, — prince de la jeunesse, 51, — épouse Octavie, 53, — devient empereur et revêtu de la puissance tribunitienne, 13 octobre 54, — consul en 55, 57, 58, 60, — *imperator*, treize fois au moins, — forcé de se tuer le 9 juin 68.

Ses femmes :

- 1° Octavie, répudiée, exilée, puis mise à mort en juin 62;
- 2° Poppæa Sabina, épousée en 62, tuée par lui d'un coup de pied en 65;
- 3° Statilia Messalina, épousée en 65 ou 66. Elle lui survit.

2. Pline, *Hist. nat.*, VII, 8.

3. Suet., *in Ner. Neminem occidit ne noxiorum quidem.* (C. 12.)

exil; et Trajan, ce clément empereur que le pape saint Grégoire le Grand, disait-on, pria Dieu de faire entrer par exception dans le paradis, Trajan souhaitait que les meilleures années de son règne eussent ressemblé à ces premières années de Néron. Dès ces premières années, il est vrai, il aura vu son cousin L. Silanus empoisonné par Agrippine, il aura fait périr Britannicus son frère, bientôt après il aura tué sa mère et sa tante: mais il est convenu que ce ne sont pas là des proscrits; la maison des Césars est au-dessus de la loi pour tuer et pour mourir; un empereur qui ne fait périr que les siens est un souverain miséricordieux. Et un temps de repos, que le monde n'avait pas eu depuis Auguste, lui est donné sous un prince fratricide. Cependant, au bout de trois ou quatre ans, le charme impérial opère: le vieux démon de Caligula et de Tibère se réveille; le tigre apprivoisé a léché un peu de sang humain, il sent sa race. Voici les délateurs qui remontent à la surface, les suicides commandés qui se renouvellent, la lancette du chirurgien qui succède au lacet du bourreau et à l'épée du soldat; c'est un Tibère enfant, un Tibère prodigue, voluptueux, artiste, musicien, pantomime, et par cela même plus cruel.

Il est donc bien puissant et bien sûr de son pouvoir? Il a jeté bien de l'or à ses prétoriens? il les a bien alléchés aux proscriptions? Sa garde de Germains est bien nombreuse et bien farouche? Non: car un beau jour, après que le monde l'aura longtemps souffert sans avoir jamais fait un puissant effort pour le rejeter; après bien des tentatives vaines, des conspirations de philosophes, de débauchés et de femmes; après une dernière et plus menaçante entreprise, et au moment où elle avorte; un homme se présente aux prétoriens, mandataire improvisé à qui personne

n'a donné mandat : cet homme promet au nom d'un général qu'il ne connaît pas, des sommes énormes que celui-ci ne pourra jamais payer ; et par suite de ce marché, les soldats, sans tuer personne, sans se mettre en révolte, quittent seulement avant d'être relevés leur corps de garde du mont Palatin pour se promener dans les faubourgs. Et l'empereur, perdu parce qu'il est seul, va se donner un coup de couteau dans une cave qu'un de ses affranchis veut bien lui prêter pour mourir.

Aurons-nous du moins, contre cette peu croyable histoire, la ressource du paradoxe ? Pourrons-nous bâtir, comme cela se fait agréablement de nos jours, une contre-histoire de notre façon ? Nous ne sommes pas ici dans le vague océan des siècles primitifs ; ceci est de la pure et positive histoire. Tacite, tout honnête homme qu'on puisse lui reprocher d'être, est un exact annaliste, un chronologiste scrupuleux, dépouillant, à la manière du président Hénault, les archives du sénat et les *Acta diurna*, le *Moniteur* de son temps. Quant à Suétone, je l'ai déjà dit, c'est le sang-froid d'un greffier du parlement ; c'est l'érudit des inscriptions et belles-lettres, qui, pour toutes les rancunes et tout l'esprit de parti du monde, ne perdra pas la petite note qu'il a prise sur son calepin. Ces deux hommes, assez rapprochés de ce temps pour le bien connaître, assez éloignés pour n'en pas trop ressentir les passions, ne sont démentis, pour le corps des faits, ni par Dion Cassius, ni par Plutarque, deux Grecs peu soucieux des ressentiments de la vieille Rome contre Néron.

C'est en racontant cette histoire que je tâcherai de l'expliquer. J'ai déjà montré en Tibère la nature et le principe du pouvoir impérial, pouvoir tout de fait et de terreur, fondé sur l'isolement, la faiblesse, l'effroi de chacun : en

Caligula, l'effet de ce pouvoir sur une âme faible et mal élevée, cette maladie particulière de l'esprit que j'appellerai la manie impériale, double exaltation enfantée par le danger et la puissance, désir sans terme et peur sans remède, rage de jouissance et crainte de la mort. J'ai fait, si j'ose dire, d'abord la politique, puis la psychologie des Césars ; reste à les appliquer à Néron¹.

Néron n'était pas de force à supporter le vertige d'un tel pouvoir ; et qui l'eût supporté à dix-sept ans ? Faible de cœur, comme Caligula le fut d'esprit, doux et craintif, artiste incliné devant ses juges, empereur tremblant devant son peuple ; rougissant aisément ; par embarras d'esprit ou de conscience, se laissant dire de rudes vérités ; n'écoutant le reproche qu'avec une sorte de pudeur qui alla parfois jusqu'à ne pas le punir ; superstitieux enfin, craignant les rêves et les fantômes : ses vices n'avaient rien de hardi ni de grandiose. Lui et son ami Othon (deux polissons qui furent l'un après l'autre maîtres du monde) couraient les rues la nuit, en perruque et en habit d'esclave, et se croyant déguisés, jetaient les gens dans les égouts, en bernaient d'autres sur des couvertures, outrageaient les femmes, pillaient les boutiques pour revendre le lendemain aux enchères, en plein palais, le fruit de leur pillage, battaient, étaient battus, et revenaient parfois roués de coups².

Une fois même, Néron fut presque assommé par un sénateur dont il avait insulté la femme et fut plusieurs jours sans sortir, tant il était défiguré. Il ne connaissait pas son ennemi, et ne pouvait se venger ; mais son ennemi le con-

1. V. tome I, p. 330 et suiv. ; tome II, p. 329 et suiv.

2. Tacite, *Annal.*, XIII, 25. Suet., *in Ner.*, 26. Xiphil., d'après Dion, LXI. Pline, *Hist. nat.*, XIII, 22.

naissait et eut la sottise de lui écrire pour s'excuser. Comment, s'écria le prince, cet homme a battu Néron et il ne s'est pas encore tué ! Le pauvre diable fut forcé de se tuer. Mais depuis ce jour, Néron qui était peureux, se fit suivre de loin par des officiers déguisés (beau métier pour des officiers !). Ce fut toujours le même homme, et ce tapageur nocturne du pont Milvius, dont la joie suprême était de faire l'émeute au spectacle², eut beau être tyran et parricide, il demeura toujours un gamin couronné.

Pour faire de cette misérable nature quelque chose de redoutable, et, comme le dit saint Augustin, pour que « le suprême modèle des mauvais princes fût cet histrion voluptueux dont on ne devait craindre rien de viril³, » il fallait son siècle et sa cour, et leur incroyable appétit de servitude. Il fallait un Épaphrodite et un Tigellin, gens qui, même dans une âme pure, eussent su trouver le vice, le choyer et le faire grandir. Il fallait peut-être aussi, ce qui semble au premier coup d'œil le côté le plus innocent du caractère de Néron : ses goûts et ses fantaisies de poète, de musicien, d'artiste. Il y avait chez lui la rage de se faire applaudir, et, comme il n'était au fond qu'un artiste manqué, il lui fallait se faire applaudir bon gré mal gré. A chaque effort malheureux de l'artiste, l'empereur se consolait par une cruauté. Les sifflets du public lyonnais ont fait de Collot d'Herbois un homme de sang, et les sifflets du public de Rome, étouffés, mais devinés, ont aidé à faire de Néron un tyran. La prééminence du théâtre sur toutes les choses de la vie humaine a été une des maladies mortelles de l'empire romain ;

1. Suétone, 26. Dion, LXI, p. 693.

2. Tacite, *ibid.* Suet., 16, 26.

3. Augustinus, *de Civitate Dei*, V, 19.

la prééminence du comédien dans la personne de Néron, caractérise Néron parmi les empereurs et, plus que tout le reste peut-être, donne l'explication de ses crimes.

Aussi, dès le début, quand Néron était tout miel encore, y avait-il déjà lutte entre les diverses corruptions de la cour à qui le dominerait. C'était, d'un côté, Agrippine, qui, assistant au sénat derrière un rideau, ne voulait pas du pouvoir pour l'adoucir ou le dissimuler, mais pour en user largement, avec la sauvage légitimité du crime, comme l'avait pratiquée son frère Caligula ; c'était, avec Agrippine, tout ce qui tenait à la vieille popularité du nom de son père, nobles, centurions, amis de sa famille, fidèles affranchis de Claude, ralliés à elle depuis qu'elle l'avait empoisonné. D'un autre côté, le stoïcisme, relevé du champ de bataille de Philippes où, avec les cadavres des compagnons de Brutus, il était resté livré aux vautours, promenait déjà dans les rues de Rome la longue barbe et la face ridée de ses philosophes ; quelques-uns de ses disciples aimaient à venir aux soupers de Néron faire étalage de mines renfrognées¹. Le stoïcisme avait auprès de César ses députés, Sénèque et Burrhus, vertus relatives, honnêtes gens de ce siècle ; car Burrhus, qui, à la mort de Claude, avait aidé à escamoter les droits de Britannicus, et Sénèque, apologiste, sinon conseiller de la mort d'Agrippine, furent néanmoins populaires parmi les gens de bien. On pensa même une fois à faire Sénèque empereur, « à cause de l'éclat de ses vertus, » dit Tacite².

1. Tacite, *Annal.*, XIV, 16.

2. Tacite, *Annal.*, XV, 65. Et à ce propos, Juvénal, un peu trop confiant, je crois, en la vertu du système électif :

Libera si dentur populo suffragia, quis tam
Perditus, ut dubitet Senecam præferre Neroni ?

(*Sat.*, VIII, 211.)

La lutte s'établissait. « Point de philosophie, mon fils, disait Agrippine; elle ne vaut rien pour un empereur ¹. » Le vieil instinct des Césars devinait son ennemi. « Respecte ta mère, mais sois empereur, » lui disait Sénèque. Le prix était à qui flatterait le plus. Les débauches de Néron étaient encore timides : Sénèque lui prêtait le nom d'un de ses parents pour les cacher à Agrippine ²; Agrippine, son appartement, sans doute pour les cacher à Sénèque. Les philosophes laissaient monter leur élève sur le théâtre, en gémissant, mais sans rien dire, toujours dans la peur qu'il n'allât plus loin; et Sénèque, qui avait flairé la bête carnassière, lui adressait son traité *de la Clémence*, le louant du sang qu'il n'avait pas versé, de peur qu'il n'en versât le lendemain.

Mais, en fait de flatterie, Agrippine était bien novice, les philosophes bien réservés. Néron avait d'autres amis plus infimes et par cela même plus intimes : des affranchis, les meilleurs confidents des Césars qui avaient l'âme basse comme leur imagination était haute. Néron, avec ses goûts de volupté puérile et vulgaire, s'arrangeait fort de la société des valets.

Une mère jalouse de dominer, des pédagogues qui lui disputent leur élève, des valets débauchés qui le corrompent, histoire d'écolier! mais cet écolier de dix-sept ans tenait bien réellement en ses mains le sceptre du monde, pouvait jouer au besoin avec le poison et l'épée, avec les têtes des sénateurs et l'honneur des nobles romaines. Aussi, pendant qu'avec des insinuations habiles et polies, Sénèque et Burrhus supplantent Agrippine ³; qu'Agrippine s'irrite,

1. Suet., 82.

2. Tacite, *Annal.*, XIII, 2, 12, 13.

3. Dion, apud Xiphil., LXI. Tacite, *Annal.*, XIII, 5.

se réconcilie, rallie les mécontents, prend en main la cause de Britannicus qu'elle a si cruellement persécuté : Néron tout à coup échappe à la fois à sa mère et à ses maîtres. Il fait consulter, par le centurion même qui la garde, la vieille Locuste que la vertueuse police de Burrhus allait faire étrangler, et qui, sauvée à temps, y gagne l'impunité, de l'argent et des élèves ¹ (école d'empoisonnement fondée par l'empereur!). Néron demande à Locuste, non un poison lent, timide, secret, comme celui qu'elle a si raffinement composé pour Claude, mais un poison actif, prompt, foudroyant. — Je crains peut-être disait le César enfant à cette Brinwilliers, je crains peut-être la loi contre les empoisonneurs ²? — Britannicus tombe roide mort à la table impériale (an 55). Pendant qu'on l'enterre à la hâte, et qu'un peu de pluie, essuyant le plâtre dont Néron lui avait fardé le visage, montre au peuple les taches livides du poison, les deux sages du palais, consternés et gémissants, s'enrichissent néanmoins des villas de Britannicus.

Britannicus mort, c'était le tour d'Agrippine. A aucune époque, le rôle des femmes dans l'histoire ne fut aussi violent, aussi tragique, aussi sanguinaire. Ainsi Agrippine, à peine échappée aux rigueurs de Tibère contre sa famille, mariée à cet infâme Domitius dont je parlais tout à l'heure, amante de son frère et prostituée par lui; puis exilée et menacée de mort; puis rappelée par Claude, fatiguant de son amour Galba qu'elle veut épouser et qui la repousse, choisissant un mari opulent qu'elle fait mourir et dont elle recueille l'héritage; puis, femme de Claude, immolant toutes celles qui ont prétendu à cette union, et empoisonnant Claude lui-même : Agrippine vit au milieu

1. Suet, *in Ner.*, 33.

2. Forsitan legem Juliam timeo? (*Id.*, *ibid.*)

d'un chaos de vengeances et de haines, et, toute ressource épuisée, peut-être même l'épouvantable ressource de l'inceste, elle se fait de ses crimes, commis pour Néron, une force et une dernière défense auprès de Néron. Son fils la redoute pour lui avoir longtemps obéi; il la tuera parce qu'il la redoute.

Je ne sache rien d'abominable comme le monde qui tourbillonnait autour du palais impérial. Les femmes surtout, qui s'étaient faites hommes par le crime, luttèrent d'impudicité pour arriver aux joies de l'homicide. Messaline avait commencé cette effroyable guerre; Agrippine l'avait renouvelée contre elle et après elle: l'une et l'autre n'avaient pris la peine de compter ni les hommes leurs amants, ni les femmes leurs victimes. Avec son orgueil de belle femme et son orgueil d'impératrice, Agrippine marche environnée de haines féminines, haines implacables qu'elle-même provoque. Depuis la mort de Britannicus, sa disgrâce est évidente; Néron lui a retiré l'escorte de soldats dont elle était accompagnée; il lui a fait quitter le palais, il ne vient la voir qu'accompagné lui-même de soldats, l'embrasse brièvement (*post leve osculum*) et s'en va. Aussi Agrippine demeure-t-elle seule; on l'évite; elle n'est plus visitée que par quelques femmes qui l'épient¹. Bientôt un complot se forme contre elle entre Domitia et Silana: la première, tante de Néron, n'était pas sans influence sur lui; la seconde était une veuve dont Agrippine avait fait rompre le mariage, « non qu'elle lui enviât son fiancé, mais seulement pour empêcher que la fortune de Silana, veuve sans enfants, ne passât aux mains d'un mari². » Domitia accueille avec

1. Tacite, *Annal.*, XIII, 48, 49.

2. Non ut Africanum sibi seponeret, sed ne opibus et orbitate Silanæ maritus potiretur. *Ibid.*, 49.

joie une dénonciation que Silana lui apporte; des affranchis et surtout le comédien Paris, à qui, par amour pour son art, Néron voulait que la porte du palais fût toujours ouverte, font parvenir cette dénonciation à Néron: « Agrippine, disent-ils, veut donner sa main et l'empire à Rubellius Plautus, petit-fils de Tibère. » Néron allait sur l'heure faire tuer sa mère; mais Agrippine, éloquente à force de fierté, triomphe cette fois encore, Silana est exilée et un des affranchis puni de mort (an 56)¹.

Alors, dans ce monde infâme, paraît Sabina Poppæa, femme « à qui rien ne manqua jamais que la vertu. Elle avait de sa mère, la plus belle femme de son temps, la réputation de beauté et une fortune égale à sa naissance; avec cela un langage distingué, un esprit qui n'était pas sans grâce, une apparence de modestie, l'habitude des plaisirs. Elle se montrait peu au dehors, toujours le visage à demi voilé, ou pour que le regard ne fût pas rassasié d'elle, ou parce que sa beauté s'en trouvait mieux; sans pitié pour sa réputation, amants ou maris lui étaient indifférents: elle plaçait son amour où son intérêt le lui faisait mettre². » *Pour le moment mariée*³ à un chevalier romain, Othon la fait divorcer et l'épouse. Néron l'aime à son tour (an 58), envoie Othon gouverner la Lusitanie, et veut la faire divorcer encore⁴. Mais Poppée divorcera-t-elle donc pour n'être que la maîtresse de César? Ne brisera-t-elle pas le joug maternel sous lequel Néron est encore courbé? Laissera-t-elle en place la fille de Claude? Cela est bon pour l'affranchie Acté; mais elle, la patricienne, vaut bien

1. Tacite, *Annal.*, XIII, 49 et suiv.

2. Tacite, *Annal.*, XIII, 45.

3. Agentem in matrimonio Rufi Crispini. (*Ibid.*)

4. Ce fait est raconté un peu diversement par les historiens. — V. Tacite, *Annal.*, XIII, 46; *Hist.*, I, 3. Suet., *in Ner.*, 33; *in Othon.* Plut., *in Galb.*